

Christian Guay-Poliquin, Marie-Ève Bourassa, Guillaume Bourque

Marie-Michèle Giguère

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2014). Compte rendu de [Christian Guay-Poliquin, Marie-Ève Bourassa, Guillaume Bourque]. *Lettres québécoises*, (154), 26–27.



CHRISTIAN GUAY-POLIQUIN

Le fil des kilomètres

Chicoutimi, La Peuplade, 2013, 228 p., 23,95 \$.

Rouler dans le noir

Habile hybride entre le roman de route et le récit d'anticipation, *Le fil des kilomètres* démarre sur une note terre à terre pour se conclure en une finale noire sur fond de pays en déroute.

Les prairies s'étendent de part et d'autre de la route. À mes côtés, seul un chemin de fer anime l'espace en attendant le passage du prochain train. Les heures s'émiettent et je croise ponctuellement de petites agglomérations. Je les traverse au ralenti, comme un bras passe bord en bord d'un fantôme. (p. 45)

Mécanicien dans une raffinerie, à l'ouest d'un grand pays qu'il ne nomme pas, le narrateur travaille dix heures par jour, sept jours sur sept. Lorsqu'un après-midi, une panne d'électricité force les employés à rentrer à la maison, le quotidien de cet homme se trouve chamboulé.

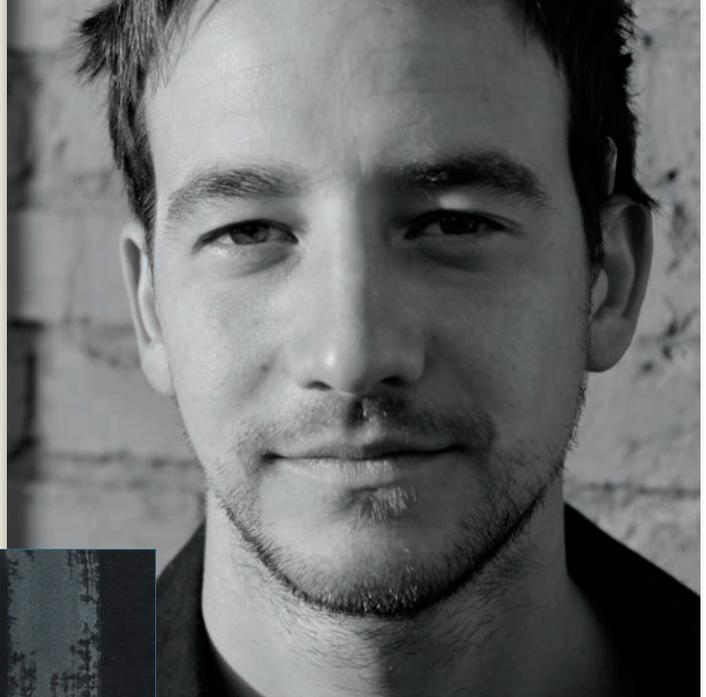
Une amoureuse partie il y a plusieurs mois; un père souffrant d'Alzheimer à l'autre bout du pays: rien ne retient le mécanicien dans cette contrée qui n'est pas la sienne. Ainsi décide-t-il cette nuit-là de prendre la route pour retrouver son père malade, qu'il n'a pas vu depuis dix ans. N'apportant avec lui que ses coffres à outils, le chat abandonné par son ex et une réserve d'argent liquide, il espère franchir d'une traite les quelque presque cinq mille kilomètres qui le séparent de son père « prisonnier de son amnésie »: « Rayer le pays. Être devant mon père, dans trois jours, comme une surprise surgie de l'oubli, hors de tout entendement. Pour lui dire que ça va aller, que je suis là. Pour prendre soin de lui. » (p. 35)

La fatigue qui l'engourdira au fil des kilomètres ne sera pas son seul obstacle: l'essence qui se fera de plus en plus rare et la panne d'électricité qui « bouleverse la vie de tout le monde » seront autant de défis qui se présenteront à lui. En effet, le mécanicien comprendra bientôt que la panne est généralisée et que si, dans les Prairies, l'électricité fait défaut depuis peu, l'Est et la métropole la subissent depuis deux semaines.

Déterminé, le mécanicien avale les kilomètres, parfois plongé dans ses souvenirs. Puis, le chat de son ex est remplacé par une auto-stoppeuse sur le siège du passager, une femme d'une trentaine d'années qui a développé « le goût des catastrophes ». La route aurait pu être douce en si jolie compagnie, mais la panne bouleverse tout: barrages routiers, citadins fuyant les villes, communications radio impossibles. Cette traversée de pays se fait dans une ambiance de fin du monde.

Doucement l'angoisse

Si ce périple en voiture semble si connoté, si l'on sent autant la lourdeur du ciel sur les plaines, c'est que l'auteur parvient habilement à distiller l'angoisse. Il y a aussi cette autre histoire, que l'on découvre par petites touches, celle d'un mercenaire qui s'aventure dans un labyrinthe afin de tuer une bête inquiétante qui y sème la terreur. Ces apartés qui tiennent du conte participent de cette ambiance inquiétante savam-



CHRISTIAN GUAY-POLIQUIN

ment construite, où l'on ne sait pas qui l'on doit craindre — parce que, comme le souligne un passager que le hasard mettra sur la route du mécanicien, « ceux qui ont peur sont les plus dangereux » —, mais simplement ce que l'on doit craindre. Un habile premier roman.



MARIE-ÈVE BOURASSA

Par le feu

Montréal, VLB, 2013, 328 p., 26,95 \$.

Feu froid

Par le feu met en scène une bande d'amis qui se retrouvent du jour au lendemain à gérer le four crématoire au sous-sol d'une maison dont l'un d'eux vient d'hériter.

J'ai survécu à la première semaine. J'aimerais dire que tout s'est bien déroulé, mais ça ne rendrait pas justice au climat tendu et ennuyant qui régnait dans la petite maison délabrée, si loin de chez moi. Malgré toutes mes bonnes intentions, je n'arrivais pas à me faire à cet endroit et j'étais inquiet de ce qui s'y passait. Il y avait quelque chose de pourri dans le royaume de Courtval. (p. 138)

Dimitri n'a pas d'argent, pas d'emploi, partage un grand appartement à Montréal avec deux colocataires et sa copine. Il fume, boit et se dit romancier « sans jamais avoir écrit autre chose que des pages blanches ». À 29 ans, il a bien peu de projets devant lui.

Pris en charge par les services sociaux à 9 ans, lorsqu'il a perdu sa mère qui l'élevait seul, Dimitri s'était retrouvé dans la même famille d'accueil qu'Alex, qui devient comme son frère et lui enseigne les mauvais coups. C'est lui — son frère et coloc — et leur autre colocataire, Christian, qu'il entraîne au pied levé dans une aventure vers le village morose de Courtval, lorsqu'il apprend un soir qu'il hérite d'un père dont il n'a aucun souvenir.

Les trois comparses s'installent dans la maison décrépite du père de Dimitri et y opèrent le four crématoire au sous-sol: car en plus d'hériter de cette vieille demeure, l'écrivain manqué reprend aussi le boulot de son père, associé dans la petite entreprise de pompes funèbres du village.

Un grand gâchis

Si les trois comparses étaient capables de bien peu de choses en ville — Alex, le séducteur, sait surtout trouver le trouble et Christian, le plus raisonné des trois, a du mal à s'imposer — les affaires ne tournent pas plus rondement à Courtval. Au contraire. Leur vie y est aussi confuse, sauf que leur inconscience est plus lourde de conséquences maintenant qu'ils doivent s'occuper des cadavres du village.

Ce roman à plusieurs voix fait une large place aux dialogues, plutôt bien tournés d'ailleurs. Pourtant, malgré le cadre inquiétant et morbide, malgré les profils instables des personnages — somme toute attachants dans leur médiocrité — quelque chose ici ne fonctionne pas, les dénouements paraissent trop dramatiques pour l'attitude désinvolte de ces opérateurs de crématorium fumeurs de pot.

Et sans doute que le sujet n'aide en rien le roman à se démarquer: de jeunes adultes paumés qui ne savent pas quoi faire de leur vie ni de leurs amours ridicules; des coups de tête vers un ailleurs, des change-



MARIE-ÈVE BOURASSA

ments de vie sans avertir: la littérature en général et les premiers romans en particulier nous en donnent à lire à la pelle.

Cette histoire qui s'étire est peut-être simplement trop ambitieuse — trop de voix, de péripéties — pour un premier roman. Il y a un certain talent ici. Seulement, à l'instar des personnages, il s'égare.

☆☆ ½

GUILLAUME BOURQUE

Jérôme Borromée

Montréal, Boréal, 2013, 216 p., 22,95 \$.

Jouer à faire semblant

Jérôme Borromée est un homme comme on en a tous croisé dans les soirées: toujours en représentation. Se plonger au cœur de sa psyché donne le vertige.

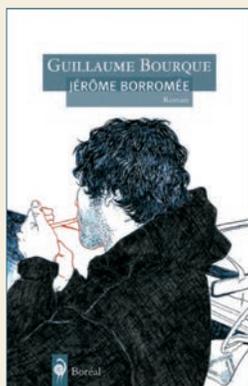
Tu croyais comprendre toutes ces théories, mais tu ne faisais qu'occuper ta tête pour ne pas ressentir ce qui remuait plus bas. (p. 30)

Jérôme Borromée est un trentenaire comme tant d'autres.

Après avoir eu de grandes aspirations scénaristiques et intellectuelles, il s'apprête à signer le contrat qui fera de lui un employé permanent du ministère de la Défense et ce saut à pieds joints dans une vie beige qu'il ne voulait pas se digérer à coup d'Ativans.

Dans sa banlieue natale de Boucherville comme sur le Plateau à Montréal, Jérôme Borromée veut se démarquer, montrer sa supériorité, même si ses amis et lui sont « tous plus petits que [leurs] egos ». Il rêve d'être de la ligue « des connus, des admirés ». Ce qui le remue le fait avancer: tout cela n'est que superficialité. Il aurait voulu être plus grand que nature, mais il est petit: enfant, il préférerait « être considéré comme un violeur que craindre qu'on [le] croie tapette »; adulte, il accepte d'être une « pute à plogues ». Est-ce parce qu'il a été un enfant obèse? Que son frère connaissait du succès comme mannequin et son ami comme acteur? Difficile à dire. Ce que l'on sait, c'est que Jérôme Borromée voulait briller lui aussi.

Cette vie du paraître est faite de grandes déceptions et de petites vicieuses, et plus elle s'ancre et s'enracine comme façon de vivre, plus elle devient pathétique. Du petit gars qui voulait avoir l'air « tough »



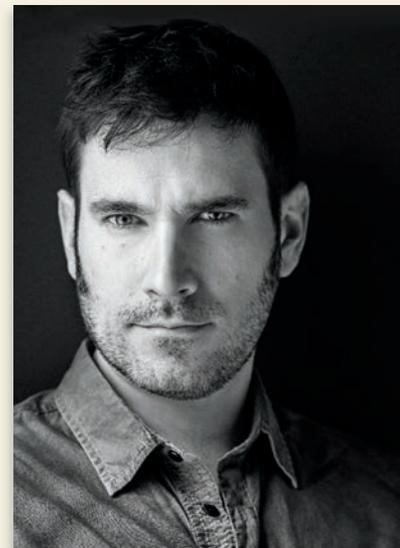
pour cacher ses jeux homosexuels à l'homme qui sourit malgré l'angoisse lorsque son amoureuse participe à *Décore ta vie* pour la chambre de leur enfant à naître, il y a tout un univers d'abnégation, un pas immense qu'on aurait préféré ne pas voir le personnage franchir. « Tu étends sur ton visage une expression extasiée. Chacune des photos sur lesquelles tu poses les yeux te fait l'effet d'un crachat au visage, mais tu grimaces en lâchant des onomatopées débiles. » (p. 200)

Vers la résignation

Il y a quelque chose de profondément froid dans ce roman, cette triste description d'un homme qui s'obstine à n'exister que dans le regard des autres. Peut-être est-ce pour cela que, malgré l'écriture plutôt joliment tournée, il y a quelque chose de lassant dans l'observation triste de cette vie de représentations. Je ne suis pas prête pour autant à condamner cette lassitude, puisque, après tout, elle est inhérente au sujet. La succession de petites tranches de vie

que constitue ce roman est cohérente avec ce personnage peu attachant, qui s'y résume en quelque sorte.

Jérôme Borromée est un livre dur: il propose une histoire réaliste et laide, des personnages à la fois grotesques et plausibles. La quatrième de couverture évoque un roman d'apprentissage, mais l'histoire que l'on découvre ici est plus triste que ça: c'est le récit d'un homme qui n'apprend jamais et qui traîne ses boulets et ses limites d'une période de sa vie à une autre jusqu'à une grande résignation.



GUILLAUME BOURQUE